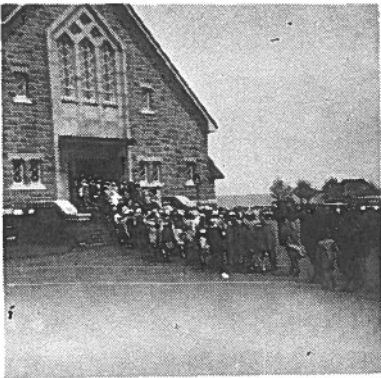


Un baptême
chez Jean Fournier



Une noce à la maison
d'Ernest Otis



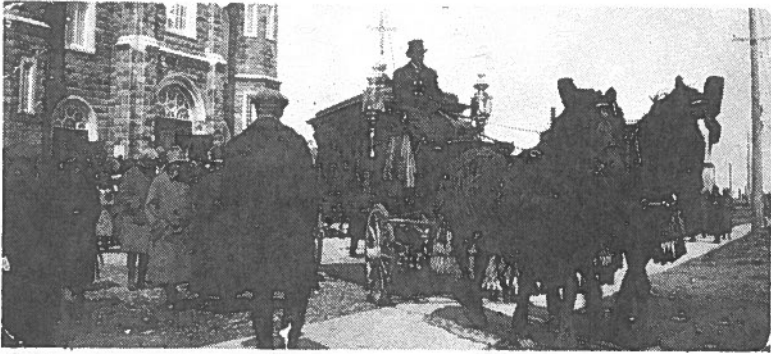
Le retour à l'église
après la procession



Reposoir de la
Fête-Dieu en 1961



**Corps exposé
"sur les planches"**



**Corbillard de Léon Sirois de Matane
qui est venu plusieurs fois
à Sainte-Félicité**

Vos pères vous ont-ils raconté?

En menant une enquête ethnographique à Sainte-Félicité en janvier 1968 et en ressassant certains souvenirs personnels, j'ai constaté combien un seul petit village peut être riche d'une tradition bien vivante. A travers son siècle d'existence, il a assuré en son sein la conservation et la continuité d'un folklore issu de l'âme profonde des générations. Les nombreux témoignages reçus de personnes vivant encore à Sainte-Félicité en sont l'expression la plus vivante. Ils révèlent les aspirations propres de nos pionniers, les croyances, désirs et regrets de nos grands-pères et soulignent le paradoxe d'un passé toujours présent.

La compilation de certains détails savoureux liés à la météorologie et à la médecine populaires, aux légendes, contes, chansons et jeux ainsi qu'aux recettes culinaires, aurait sans doute intéressé plusieurs "ethnophiles" mais c'eût été trop long ici. Nous nous limiterons d'abord aux coutumes entourant les grandes étapes de la vie telles la naissance, l'enfance, l'adolescence, le mariage et la mort. Puis, nous revivrons avec nos grands-pères certaines fêtes ou cérémonies périodiques comme le Carême, Pâques, la Fête-Dieu, la Toussaint et les Fêtes (1). Reportons-nous donc dans le passé . . .

Les étapes de la vie

1) la naissance :

Sans avertissements ni explications, les enfants doivent quitter la maison et se rendre chez un parent ou un ami. Ils ignorent la surprise que leur ménage le passage du corbeau ou des Sauvages ! . . . Après la naissance, le Baptême de l'enfant est la première préoccupation des parents. Il s'agit de déterminer avant tout qui "seront dans les honneurs". La coutume veut que le premier garçon mis au monde ait comme parrain et marraine, ses grands-parents paternels et la première fille, ses grands-parents maternels. Quant aux autres enfants, ils seront nécessairement les "fièux" (filleurs) de leurs oncles et tantes maternels ou paternels, toujours suivant leur sexe.

Pour le Baptême, nous dit Mme Charles Normand, le bébé porte une robe plus ou moins longue suivant la fortune du père. Mais elle est toujours faite en "lawn", sorte de tissu clair brodé ressemblant à ce qu'on appelle aujourd'hui du chiffon . La cérémonie religieuse a toujours lieu dans l'après-midi entre 2h. et 3h. et le sacrement est administré de préférence par le curé de la paroisse et non par le jeune vicaire.

Après le Baptême, on peut tout de suite mesurer la générosité du parrain. Généralement, il offre du "brandy" à la mère, un "morceau de lingerie" à la marraine, un \$2.00 à la porteuse ou encore des mouchoirs, du chocolat.

(1) Tout ce qui est avancé dans cette étude relève de l'information reçue de certaines personnes âgées de la paroisse qui ont bien voulu nous faire partager leur passé et celui de leurs parents.

2) l'enfance :

Très tôt, on aide l'enfant à s'éveiller de plus en plus au monde qui l'entoure et aux différentes parties de son corps : ventre de son, estomac de plomb, fiale de pigeon menton fourchu, bec d'argent, nez can-can, joue bouillie, joue rôtie, p'tit oeil, grot-oeil, sourcillon, sourcillette, Pan ! pan ! la mailloche ! (et trois petits coups sur le front).

Les parents lui apprennent aussi à prier. Tout jeune, le bébé se joint au reste de la famille pour la prière du soir. Tous s'agenouillent et répondent à la première partie du chapelet récitée par la mère, ou plus tard, à l'avènement de la radio, par "Monseigneur", l'évêque de Rimouski. La tenue doit être impeccable ! Quelles explications ne cherche-t-on pas pour excuser l'attitude du père courbé sur une chaise : âge, fatigue, malaise... On aimerait pouvoir se livrer aussi à ses caprices car parfois la dévotion n'est pas forte. Il arrive même que quelques-uns "se sauvent". Que ces enfants ne se réjouissent pas trop vite ! Quelle que soit l'heure du retour, ils devront s'agenouiller et réciter les 50 Ave Maria...

Avec la rentrée des classes, la vie sérieuse commence. **Du jour au lendemain**, l'enfant de six ans DOIT perdre ses caprices et devenir "un homme". Ne fera-t-il pas sa "petite communion" à Noël ? et bientôt sa confirmation ? Il ne faudrait tout de même pas qu'il mérite une grosse tape (soufflet) de Mgr P.-E. Roy ou de Mgr Langevin !

3) l'adolescence :

Arrivé au terme du cours primaire, on franchit une nouvelle étape dans sa vie d'homme : on "marche au catéchisme". Garçons et filles de 12 à 18 ans, partis des lointains rangs ou de l'Anse-à-la-Croix, font plusieurs milles à pied pour venir assister aux leçons du curé et du vicaire, données respectivement le matin et l'après-midi. Tous les numéros du "petit catéchisme" doivent être mémorisés car l'épreuve quotidienne de l'examen oral est pénible, surtout pour les "gnochons" (ignorants). Après un mois de cours réguliers, tous subissent un examen final, écrit ou oral, suivant leur capacité d'écrire.

"Marcher au catéchisme", c'est encore l'occasion idéale pour écrire des billets doux à son ami(e) du village. Les papiers passent et repassent entre les rangs. Quelle confusion ne lit-on pas sur les visages quand le curé intercepte les messages !... Mais cela arrive assez rarement car on est bien habile dans la distribution de ce courrier.

Vient ensuite la cérémonie de la profession de foi, véritable passage du monde de l'enfant à celui plus sérieux des "jeunes gensses". Les exercices préparatoires à ce grand événement se sont multipliés sous la direction des Soeurs et ce jour-là, le défilé part solennellement de la cour du couvent vers l'église. Les garçons en habit foncé et brassard blanc et or indiquent, de la main gauche, le chemin aux filles habillées de blanc. Les enfants les plus pauvres portent des habits très simples. Les filles, par exemple, se contentent de leur uniforme bleu marine, du voile blanc, et de bas et souliers de couleur. Peu importe, elles seront toutes assez belles pour mériter une photo dans l'album de famille.

En entrant dans l'église, le défilé se scinde en deux groupes : les filles

vont s'agenouiller dans les bancs situés du côté gauche de la nef tandis que les garçons occupent la partie droite. On considère comme bien chanceuses les filles placées près d'un garçon à la coupure du banc. Mais cela aussi a été prévu et cette place de choix n'est octroyée qu'aux garçons et filles modèles !

Après "la communion solennelle", si les parents ne retirent pas l'enfant de l'école pour les seconder dans le travail des champs ou l'entretien de la maison, celui-ci décide s'il poursuivra ou non ses études. Le Curé propose alors aux parents d'envoyer leur fils talentueux au Séminaire et promet de "voir à la finance".

Mais la plupart du temps, les garçons veulent partir pour les chantiers. La Côte-Nord attire irrésistiblement ceux qui, en particulier, n'ont pas beaucoup d'argent. Aussi, après les foins, beaucoup partiront pour l'hiver. Ils projettent ne revenir qu'à Noël mais si "la job est bonne, ils resteront dans le bois", même durant la période des fêtes familiales. Le travail "au pic pis à pelle" est pénible mais quand l'argent est au bout du labeur . . .

Après sa communion ou sa septième année d'études, la fille, elle commence son trousseau. "Catalognes", édretons, pièces au métier, linges à vaisselle, tout s'entasse dans son coffre de cèdre. Les cadeaux qu'on lui offre viennent aussi compléter cette préparation lointaine au mariage.

4) les fréquentations :

Les "veillées au salon" se font le plus souvent dans la cuisine sous les regards de tous les membres de la famille et elles doivent se terminer assez tôt le soir. Le "cavalier" oublie-t-il l'heure ? . . . Le père de "la blonde" se charge de la lui rappeler discrètement en montant les poids de l'horloge ou en rangeant les chaises.

M. Charles Savard nous raconte à ce sujet une anecdote assez amusante. Un "bon soir", sa soeur recevait un nouvel ami. Même si la soirée avait été bien agréable, il fallait bien partir à une heure convenable. Cependant, le père avait beau ranger les chaises, faire du bruit avec son lit dans la pièce voisine, les deux "tourtereaux" ne se quittaient pas pour autant. Alors, le maître de la maison revint au salon et s'adressant au jeune homme, lui dit :

"- Comment t'appelles-tu, mon ami ?

- E. Poulin.

- Sais-tu, Poulin (poulain), que tu veilles tard comme un cheval !"

Après quelques mois de fréquentation, on songe à la "grande demande". Selon Mme Augustin Fournier, le père, accompagné de son fils, rencontre un jeudi l'autre père et sa fille : c'est la coutume en 1890. Mais, ajoute-t-elle, en 1877, le garçon demande personnellement au père la main de sa fille. Le consentement donné, on boit le "brandy" rituel et le lendemain matin, les deux pères vont mettre les bans.

Ailleurs, les procédés sont différents : le garçon choisit le plus "fantasse" de ses amis et le délègue auprès du père de son amie pour lui demander : "Voulez-vous donner votre fille à un tel ?" Si la réponse se fait affirmative, le "futur" se présente lui-même le lendemain chez

son futur beau-père (2). On organise alors, huit jours avant le mariage, deux grandes veillées dont une pour "divertir la mariée" (3) et l'autre pour "enterrer sa vie de garçon" : soirées de danse, de gigue et de tours joués aux futurs époux.

En 1890, il n'y a pas d'invitations par "faire-part" comme aujourd'hui. La seule publication des bans suffit à mettre toute la paroisse au courant. Les invitations sociales sont faites verbalement et elles concernent d'abord les voisins, les parents et amis.

5) le mariage et la noce :

Mme Augustin Fournier raconte encore qu'elle ne portait pas de voile à son mariage mais un bonnet noir "genre chapeau" décoré de plumes brunes et vertes. La robe est longue et presque toujours de couleur. La mariée porte encore un manteau de molleton noir avec collerette en "stuff" bouclé. Toutes ces toilettes varient suivant la plus ou moins grande fortune de la mariée.

À l'église, tout est simple : aucune décoration avec fleurs aux bancs comme aujourd'hui.

Après la messe, les gens se réunissent chez les parents de la mariée pour fêter et manger. La maman a préparé depuis longtemps cipâte, pâtés, vin de "cancis" etc... Après le repas, on danse des quadrilles et des "sept cállés". Les festivités durent jusqu'à cinq jours. En 1917 cependant, Monsieur Georges Otis, mon père, affirme que la noce ne dure qu'une journée. Après quoi les mariés s'en vont habiter chez leurs parents ou beaux-parents pour les premières années de leur vie conjugale.

En 1890 et 1917, rares sont ceux qui partent en voyage de noces. Lorsqu'on peut se payer ce luxe, le déroulement de la noce diffère quelque peu. Après le repas et quelques quadrilles, les mariés partent, question de se changer de costumes pour le voyage... La musique s'arrête alors quelques instants, on salue le couple et les réjouissances se poursuivent sans plus tarder. Pendant la courte absence des nouveaux mariés, quelques farceurs s'ingénient à leur "jouer des tours" : boîtes de conserve attachées à la voiture, roues de la calèche interverties, dessins, vol de certaines malles... Au retour des mariés, les applaudissements fusent de partout. Puis, c'est le traditionnel lancement du bouquet de la mariée aux jeunes filles invitées : qui sera la future mariée ?

Il arrive qu'on ne fasse pas de grandes noces à cause du grand nombre d'enfants en bas âge ou des difficultés financières sérieuses. Dans ce cas, un petit goûter est servi "en bas" pendant que les jeunes enfants restent sagement "en haut".

Il ne faudrait pas oublier les nombreux cadeaux offerts aux élus du jour. Ils sont de toutes sortes. Madame Charles Normand dit avoir reçu à son mariage des serviettes et autres morceaux utiles (1908). Quant à Madame Fournier, elle est encore touchée de la générosité qu'on avait eue à son égard : on lui avait donné une vache (!), un lit et onze couvertes.

(2) D'après le témoignage de M. Charles Savard.

(3) D'après le témoignage de M. Georges Otis.

6) les rites de la mort :

Lorsque quelqu'un agonise et qu'il doit recevoir le Saint-Viatique, les cloches de l'église sonnent pour avertir les paroissiens que "le bon Dieu sort pour aller chez un grand malade". Deux voitures sont préparées pour la circonstance. Dans la première prend place un jeune servant portant clochette et lanterne (cire allumée dans une boîte vitrée); à toutes les maisons se trouvant sur le parcours, il s'arrête et agite sa petite cloche. Les gens se mettent aussitôt à genoux et récitent des Pater et Ave. La seconde voiture, à deux sièges, transportent le conducteur et le Curé. Ce dernier est assis sur la banquette arrière avec "le bon Dieu". Tout le voyage s'effectue dans le silence le plus absolu (4).

Pendant ce temps, les voisins se sont assemblés dans la maison du malade et ont préparé tout ce qui est nécessaire pour la réception du sacrement de l'Extrême-Onction et de l'Eucharistie.

Selon les dires de Mme Adélarde Tremblay, un agonisant rend l'âme au moment où le soleil se couche. Dès qu'on voit une "boucane bleue" sortir de sa bouche, poursuit-elle, on comprend que c'est le temps de "tout offrir pour lui au bon Dieu". Ensuite, on met une cuillerée à thé de vinaigre dans la bouche du défunt et on fait la grande toilette. Puis, on le revêt de la robe ou de l'habit qu'il avait spécialement gardés pour ces jours-là.

Mme Jean-Baptiste Simard souligne qu'en 1909, le corps est exposé sur un lit alors qu'en 1887, on le laisse deux jours sur des planches recouvertes d'un drap blanc. Mme Simard raconte ici comment une de ses amies, assez riche, a conservé toute sa vie, en prévision de ce moment-là, un très beau drap en dentelle. Mais ceci reste exceptionnel. Enfin, la chambre est entourée de tentures blanches. Le corps du disparu est ainsi exposé aux regards des parents et amis mais le visage est recouvert d'un suaire et les mains cachées sous un linge blanc. Comme il n'y a pas alors d'embaumement, on place sur le corps du défunt un petit sac de sel afin d'en assurer la conservation.

Les cloches ont sonné le glas : trois fois trois tintons pour un homme et deux fois pour une femme. Ainsi tout le village est mis au courant et chacun vient rendre un dernier hommage de sympathie à la personne qu'il a connue.

La veillée du corps est de rigueur : on y récite un chapelet entier à toutes les heures. Les proches parents et amis voient à se remplacer afin de permettre le repos de quelques-uns des membres de la famille affligée. Aussi a-t-on prévu maints petits plats de résistance à consommer au cours de la nuit. Si on n'est pas trop affecté par ce départ, la veillée mortuaire devient souvent une partie de plaisir.

Après deux jours d'exposition (5), on met le corps dans une "tombe" fabriquée par quelque ouvrier de la paroisse et on la ferme. La levée du corps se fait à la maison : prêtres et clercs y viennent et, natu-

(4) D'après le témoignage de Mme Georges Otis.

(5) A la salle paroissiale pour les plus pauvres.

rellement, tous les parents et amis aussi. Ensuite, le cortège funèbre s'organise et se dirige vers l'église dans l'ordre suivant : la croix, le corbillard, les gens. L'assistance aux funérailles est plus ou moins nombreuse suivant l'importance de la personne aimée, sa condition sociale, son prestige dans le village ou son témoignage d'une vie donnée à tous. Notons qu'il n'est pas de mise que la femme vraiment affectée par la mort de son mari soit présente à cette cérémonie. Après le "service", c'est la marche vers les "cimltière" où on rendra un dernier hommage au mort en jetant une poignée de terre sur le cercueil.

Pour la famille affligée, la longue période du deuil et du demi-deuil commence !

Les cérémonies périodiques

1) le Carême :

Selon le témoignage de M. Charles Savard, les années 1900-1905 connaissent le Carnaval d'hiver; les réjouissances, danses et réveillons sont fréquents. Mais en 1908, la danse est interdite du haut de la chaire sous peine de se voir refuser les sacrements. Conséquemment, les rencontres joyeuses se font plus rares.

Le mardi gras au soir cependant, c'est fête au village. Les jeunes et les moins jeunes se travestissent pour la tournée des maisons. Ils utilisent pour la confection des costumes, des tapis de table peinturlurés, se "graisent la face" de sirop et y collent des plumes de poule, ou se noircissent de charbon. C'est dans un accoutrement semblable que M. Georges Otis et ses compagnons rendent visite à tous les gens en fête ce soir-là.

A une heure convenue, les "mardi-gras" se réunissent en un lieu donné et se mettent en route vers la dernière maison du village, point de départ du défilé. Les gens les attendent avec maintes gâteries : bonbons, biscuits, café... Ils demandent à leurs visiteurs de chanter quelque chose ou de danser. Quelques-uns s'y prêtent de bonne grâce; d'autres refusent de peur d'être démasqués ou "deshabillés". L'enjeu n'est-il pas de ne pas être reconnu par les hôtes ? Ceux-ci cherchent de mille manières à démasquer le mardi-gras. Ils questionnent, examinent ce mystérieux bonhomme qui parfois est inconnu de ses compagnons mêmes. Venu sans invitation expresse se joindre au groupe, il cherche à demeurer incognito. Et il a raison : trop souvent, de "grandes langues" s'empressent de murmurer le nom de leur compagnon aux personnes qui l'ignorent.

Mais le plaisir est toujours grand. Les enfants ont eu ce soir-là le privilège de se coucher tard et c'est amusant de les voir s'approcher peu à peu des "gentils mardi-gras" qu'ils craignent tant.

Il arrive cependant que des gens ne veuillent pas recevoir ces couche-tard. Un petit charivari mené autour de la maison aura vite fait de leur sculigner leur erreur. La tournée du village terminée, on entre à la maison, fatigué et, souvent... deshabillé, car il y a fréquemment querelle entre deux groupes de "mardi-gras". Et puis, on attend la revanche à la mi-carême où on recommencera la tournée joyeuse.

2) Pâques :

Les cloches parties pour Rome le Jeudi-Saint, résonnent ce matin-là avec la joie du printemps qui s'annonce et celle de la Résurrection. (6) A cette fête du Renouveau est attaché le nécessaire défilé de mode. Chaque femme, chaque jeune fille se doit de porter quelque chapeau ou manteau neuf à la grand-messe du dimanche.

Dans la journée du Samedi-Saint, on a pratiqué un trou dans la glace d'un ruisseau ou d'une source. Le lendemain, avant le lever du soleil, on puise cette "eau de Pâques" et ce, dans le sens du courant s'il s'agit de l'eau d'un ruisseau. Sorte de sacramental, cette eau a tout pouvoir : celui de chasser la foudre, d'attirer les bénédictions du ciel et de guérir tous les maux. On la distribue de préférence aux filles et aux garçons pour qu'elle leur permette de "s'attirer les amours des uns ou des autres" (7).

3) la Fête-Dieu :

La préparation de cette fête mobilise beaucoup de personnes. On doit préparer les décorations, confectionner les ailes et les robes des anges, poser les "drapeaux jaunes du Pape" à sa maison et planter des arbustes tout le long du parcours.

La procession s'organise immédiatement après la messe. Le prêtre du haut de la chaire demande aux personnes présentes de suivre la bannière sous laquelle elles se rangent. L'ordre suivi est celui-ci : la bannière de l'Enfant-Jésus suivie des enfants, celle des Enfants de Marie, celle du Sacré-Coeur suivie des hommes, celles des Dames de Sainte-Anne, et enfin, le dais.

Dès que le prêtre commence le chapelet, le défilé se met en branle dans la direction est ou ouest du village, suivant le lieu où le Reposoir a été installé l'année précédente.

4) la Toussaint et la fête des Morts :

Au début du siècle, la Toussaint est une des principales fêtes de l'année. Dans les chantiers, les hommes s'y préparent avec ferveur par une confession générale et, le 1er novembre, tous assistent à la messe. Le 2 novembre, personne ne doit sortir des maisons car ce soir-là, les morts reviennent sur la terre ! . . .

Plus tard, sauf le traditionnel congé pour les étudiants et la "descente au village" pour les gens des rangs, la Toussaint ne présente que l'aspect d'une fête ordinaire avec messe d'obligation et chômage obligatoire. Le lendemain, c'est la fête des Morts. Les élèves assistent tous "au grand service" et suivant la générosité de la Supérieure ou du Directeur, ils reprennent ensuite le chemin du foyer ou celui de l'école. Habituellement, il n'y a pas de classe dans la matinée.

(6) On se demandait vraiment si cette croyance était vraie. N'apercevait-on pas les cloches au haut du clocher? Mais la réponse était prête : seul le grelot parlait

(7) D'après le témoignage de M. Georges Otis.

Le soir, plusieurs personnes font des visites pour les morts à l'église du village. Elles veulent ainsi aider plus efficacement les âmes des personnes qu'elles ont aimées et qui sont peut-être encore au purgatoire. Cette habitude de prier pour les âmes du purgatoire est liée aux trente jours du mois de novembre. A sept heures, la cloche de l'église sonne fidèlement tous les soirs et invite les gens à prier pour leurs morts. Peu importe où on se trouve alors, on suspend jeux et travaux pour réciter en groupe, ou individuellement, les 7 Pater, Ave et Gloria indulgenciés.

5) la Sainte-Catherine :

Le 24 novembre, les "grandes" de 9e, 10e et 11ème années vont aider "la soeur de la cuisine" à étirer la tire. Même si le tout doit se faire avec sérieux, c'est, à chaque année, une véritable partie de plaisir.

Le lendemain, on met ses plus beaux vêtements pour aller à l'école et on amène avec soi un petit frère ou une petite soeur. La matinée se passe assez normalement quoiqu'on ait la permission de manger de la tire durant les cours. L'après-midi est inauguré par la traditionnelle mime "Catherine était fille". Le PREMIER TABLEAU représente Catherine en prière. Elle porte une robe longue de couleur pâle et un "chapeau de fée". Le SECOND TABLEAU repose sur un dialogue entre le père et la fille. Chacun chante sa partie :

- Que fais-tu là, ma fille, dans cette pose-là ?
- Je priais Dieu, mon père, que vous ne priiez pas.
- Qu'on m'apporte mon sabre et mon coutelas !

Alors, un petit nègre s'avance et présente au père le couteau de l'exécution. C'est le DERNIER TABLEAU : Catherine, la tête sur une bûche, se soumet docilement à la colère de son père. Pendant ce temps, le choeur chante : "Et d'un grand coup de sabre, son père la tua".

L'atmosphère de l'après-midi est toute détendue : jeux de bingo, de pêche, cartes, etc... précèdent un retour à la maison qui s'effectue très tôt ce jour-là. Ainsi, la fête des "vieilles filles", c'est-à-dire des filles âgées de vingt-cinq ans et plus, devient la fête des enfants.

6) l'Immaculée Conception :

Ce jour-là, il y a messe spéciale pour la réception des nouvelles "enfants de Marie". Chacune porte un ruban bleu, et les frais du chant sont assurés par un groupe d'entre elles.

L'Immaculée apporte aussi une première bordée de neige. Parfois, il a neigé auparavant mais la "bordée de l'Immaculée" est de beaucoup plus importante que les précédentes. Les gens pensent à l'hiver et se dépêchent de "faire boucherie" si ce n'est pas encore fait.

7) l'Avent et Noël :

Mlle Marie-Anna Otis précise les exigences pénitentielles prévues pour l'Avent: Au déjeuner, on ne prend que deux onces de nourriture, au souper huit onces; seul le dîner constitue un repas substantiel où l'on peut manger à sa faim.

Comme préparation matérielle aux nombreuses rencontres et veillées des Fêtes, on fabrique soi-même du vin de "cancis" (cassis) ou de

betteraves, et de la bière d'épinette; puis, l'on conserve le tout dans de grosses barriques.

Le 24 décembre au soir, avant de monter se coucher pour permettre le passage du Petit Jésus, les enfants lui écrivent une lettre. Ils y expriment leurs désirs. Quelle surprise de recevoir le soir-même le cadeau demandé il y a quelques heures. En 1917, les jouets sont rares dans le bas de Noël. On reçoit plutôt des vêtements, des bonbons clairs et des pommes et oranges pour ceux dont le père est plus à l'aise ou tient magasin.

Le 24 au soir donc, vers 11h. 50, il faut arrêter de préparer la table du réveillon car les cloches sonnent déjà à toute volée (8). Plus tard, avec l'électrification des cloches, un enregistrement fait entendre un dernier "Venez, divin Messie". Combien se laissent impressionner par ce chant entendu sur la route : quelques-uns n'en sont que plus excités, d'autres se taisent dans une prière muette !

Durant la seconde messe, la société chorale fait entendre ses plus beaux airs : **Adeste Fideles, Minuit, chrétiens, Les anges dans nos campagnes, Il est né le divin enfant, Ca, bergers**, etc . . . Tout le monde est là et se réjouit : on veut contribuer jusqu'à la fin, et c'est pourquoi la "quête de l'Enfant-Jésus" rapporte une assez bonne somme.

Après la messe, vive les pâtés et la dinde farcie ! Le réveillon donne lieu aux réjouissances les plus vives et se poursuit jusqu'à des heures plus indues : on dépouille l'arbre de Noël, on danse, on "jase" . . . Parfois, le rassemblement se fait non dans la famille mais chez des amis : "les jeunes (jeunes hommes) veulent fêter ça".

Le jour même de Noël, quelques familles invitent le Curé et son vicaire, les proches parents et les amis, pour déguster la traditionnelle dinde. Le Curé préside et la maîtresse de maison sert ses invités d'honneur. Après le repas, les femmes lavent la vaisselle pendant que les hommes se retirent au salon, question de se raconter des histoires ou de discuter politique. Vers 2h.30, le Curé part et peu à peu, la maison se vide. Chacun retourne chez soi après avoir bien ri et mangé.

8) le Jour de l'An :

La nuit du 31 décembre au 1er janvier est l'occasion de rencontres joyeuses. "au coup de **mènuit**", tout le monde "fait son jour de l'An", et se souhaite mutuellement la Bonne Année. C'est aussi la nuit choisie pour aller réveiller ses amis et leur "jouer des tours".

Le 1er au matin, après la basse-messe et le déjeuner, la mère voit à ce que tous les enfants soient propres et bien mis. Il règne une certaine atmosphère de mystère dans la maison. A moins de cas extraordinaires, on ne dérange pas papa ce matin-là : c'est discrètement que la mère prépare les enfants au moment le plus solennel de l'année et ré-

(8) Jusqu'en 1949, les transports et voyages se font en voiture à cheval. Durant les cérémonies religieuses, les bêtes sont soigneusement attachées à quelque poteau appelé "limande".

pète à l'aîné la formule : "Papa, voudriez-vous nous bénir, s'il vous plaît".

Alors, tout le monde va s'agenouiller dans le salon. Le père arrive, majestueux. Dissimulant souvent tant bien que mal son émotion, il adresse quelques mots à la famille, et invite tout le monde à s'aimer et à entreprendre dans l'amour et la joie cette nouvelle année. Avec ou sans la formule prononcée à haute voix "Que le bon Dieu vous bénisse", il trace le signe de la Croix de sa main droite.

Ensuite, chacun embrasse l'autre, à commencer par le père et la mère, formule des vœux. Les enfants se pardonnent mutuellement leurs indélégances passées . . . quitte à recommencer peu de temps après. Puis, c'est le départ pour la grand-messe où on ira serrer la main au curé et au vicaire; peu après la célébration eucharistique, ils attendront, comme par les années passées, leurs gens à la sacristie.

L'échange de vœux ne fait que commencer. Après la grand-messe, les cousins et amis affluent à la maison : "Bonne et heureuse Année", "Le paradis à la fin de tes jours", "Un petit mari", "Une petite femme". Les enfants apprécient une formule toute particulière : "Bonne et heureuse année, grand nez; que le bon Dieu vous bénisse, grandes cuisses; vous pareillement, grandes dents" !

Le Jour de l'An est encore la Noël des grands-parents. C'est chez eux qu'on va manger et s'amuser ce jour-là. Et c'est seulement à cette date que les enfants et les petits-enfants reçoivent leurs cadeaux.

9) les Rois :

On continue de recevoir et d'être reçu. Tous les membres d'une même famille et les amis multiplient invitations et fêtes. Le Jour des rois ou de l'Épiphanie n'est qu'un autre jour de réception de parents; pourtant, on y couronne Roi et Reine ceux qui ont trouvé le pois ou la fève dans la fameuse "galette des Rois".

Aujourd'hui, collectionneurs et brocanteurs, ethnographes et artistes considèrent — quoique à des titres divers — nos antiquités comme des objets dignes d'attention. Ils reconnaissent la valeur de ces témoins du passé et veulent les sauvegarder à tout prix. Aussi, quelles démarches n'entreprennent-ils pas pour assurer la cueillette, la restauration et la conservation d'un trésor, bien matériel en somme.

Nous possédons, nous, un héritage beaucoup plus précieux : une tradition orale bien vivante. Les chansons, légendes, croyances et contes canadiens constituent une valeur supérieure aux vieux meubles ou anciens costumes que nous conservons. Ils véhiculent la vie, l'âme même de nos ancêtres. Le témoignage reçu de nos pères, le laisserons-nous mourir ? Tenterons-nous, nous aussi, de le perpétuer en transmettant encore à nos fils et filles les souvenirs d'un passé riche en traditions et coutumes ? En 2070, les enfants pourront-ils souligner encore "ce que leurs pères leur auront raconté" ? Il n'en dépend que de nous . . .

Reine Otis